

Violamment tonté par deux pendules d'un très-grand prix, il se demandait s'il était prudent d'emporter des pièces d'un pareil poids, quand tout à coup un cri terrible retentit au-dessus de sa tête.

—Misérables ! cria une voix tonnante.

Cette voix venait du judas.

—L'horloger ! Fichtre ! s'écria Legrand.

Et, poussant rudement ses deux complices, qui étaient restés comme foudroyés :

—Allons donc ! filons !

Au même instant, un bruit sec, pareil à celui que produit un ressort, se fit entendre à la fois à la porte de la chambre et à celle de l'allée.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? murmura Pascal inquiet.

—Oh ! détalons, il n'est que temps, s'écria l'Allemand.

En effet, la porte de la chambre venait de s'ouvrir, et on entendait l'horloger se précipiter dans l'escalier en criant :

—A moi ! à moi ! on me vole !

En deux bonds les trois bandits s'étaient élancés vers la porte de l'allée.

Legrand était en avant.

—Mais ouvre donc, lui crièrent Mayer et Pascal, stupéfait de sa lenteur.

Legrand se retourna brusquement, et se frappant le front d'un geste à la fois furieux et désespéré :

—Impossible ! s'écria-t-il, nous sommes enfermés !

III

LE MEURTRE.

Le mot prononcé par Legrand avait produit un effet foudroyant sur ses deux complices.

—Enfermés ! murmura Pascal d'une voix troublée.

Jules Péchard paraissait en ce moment au haut de l'escalier.

Il était en chemise, les épaules seulement étaient couvertes d'un paletot, qu'il avait jeté sur lui à la hâte.

—Oui, cria-t-il, je viens de vous enfermer, je vous tiens tous, vous ne sortirez pas d'ici.

Et il s'élança dans l'escalier en criant :

—Au voleur ! au voleur ! à moi ?

—Mille tonnerres ! gronda Legrand en grinçant des dents.

—Laisse faire, lui dit Mayer, il n'ira pas loin.

A peine avait-il parlé, qu'on vit le jeune homme bondir, puis retomber lourdement dans l'escalier, la tête en avant.

—Le tour est joué, dit l'Allemand.

—Jetez-vous sur lui et lardez-lui la gorge pour l'empêcher de crier, dit Legrand à Pascal et à Mayer ; moi, je m'occupe de la porte, car si dans deux minutes nous ne sommes pas dehors, nous avons sur le dos les voisins et les locataires, et alors nous sommes flambés.

Pascal frissonna.

—Mais va donc ! lui cria Legrand, voyant qu'il restait immobile.

—Ah ! voilà ce que je craignais, murmura lourdement Pascal.

Et il ajouta d'un ton décidé :

—Eh bien, non, non, pas de sang, je n'en veux pas.

—Moi non plus, dit Mayer, risquer la guillotine, jamais.

Et tous deux tentèrent à leur tour d'ouvrir la porte.

Mais tous leurs efforts furent inutiles.

En ce moment, Jules Péchard, qu'on croyait évanoui, à moitié mort au bas de l'escalier où il avait roulé, se releva tout à coup et recommença à crier :

—A moi ! à moi ! on me vole !

—La guillotine ! s'écria alors Legrand, vous n'avez qu'un moyen de l'éviter ! c'est de faire taire cette voix-là ; la mort pour vous ou pour lui, choisissez.

Et comme l'horloger criait toujours :

—Allons, dit Pascal à Mayer, il le faut.

Mayer l'avait déjà compris.

Tous deux s'élançèrent sur Jules Péchard.

Ils venaient l'un et l'autre le couteau à la main

Le jeune homme était sans armes. Mais, ainsi que l'avait jugé Legrand, il était d'une force prodigieuse et d'un courage à toute épreuve.

Le regard fixé sur ses deux ennemis, il les attendait intrépidement.

Au moment où ils se ruèrent sur lui, il envoya un formidable coup de pied à celui qui se trouvait en avant.

C'était l'Allemand.

Celui-ci alla rouler à terre en jetant un cri de douleur.

Le coup, parfaitement visé, l'avait atteint juste au creux de l'estomac.

Débarrassé de cet ennemi, le jeune homme, au lieu d'attendre l'autre, s'était élancé sur lui et l'avait enlacé de manière à paralyser la main qui tenait le couteau.

Alors une lutte terrible s'engagea entre ces deux hommes d'une vigueur égale, Pascal faisant des efforts inouïs pour dégager son bras et se servir de son couteau ; Jules Péchard de son côté, tâchant de s'emparer de cette arme, qui, une fois en son pouvoir, eût rendu la partie presque égale entre lui et les assassins.

Pendant cette lutte, Legrand cherchait à ouvrir la porte de l'allée.

Mayer râlait, se tordait dans le coin où il était tombé.

Le coup de pied qu'il avait reçu lui avait coupé la respiration.

Il étouffait.

L'horloger n'avait donc affaire qu'à un seul adversaire.

S'il parvenait à le terrasser, il était sauvé.

Son plan était simple et d'un succès certain.

Il lui enfonçait son couteau dans la poitrine, puis s'élançait d'un bond sur le bandit occupé à la porte de l'allée.

Quant au troisième, toujours étendu à terre, rien de plus facile que de s'en débarrasser.

Surexcité par cette espérance, Jules Péchard fit un dernier et suprême effort.

Le hasard le servit.

Le talon de Pascal ayant touché la marche de l'escalier au moment même où son adversaire réunissait toutes ses forces pour le renverser, ses jarrets fléchirent, et il tomba les reins sur l'escalier.

—Canaille ! s'écria-t-il avec un rugissement.

Le jeune homme était épuisé.

Mais, résolu à lutter jusqu'au dernier souffle, et voulant à tout prix profiter de son avantage, il posa un genou sur la poitrine du bandit et tenta de lui arracher son couteau.

Malheureusement il avait oublié Mayer.

Or, celui-ci quoique pouvant respirer à peine, avait conservé assez de présence d'esprit pour se rendre compte de sa position.

Il avait compris que sa propre destinée dépendait de l'issue du combat qui avait lieu sous ses yeux, et que Pascal, mort ou blessé, entraînait sa perte et celle de toute la bande.

Quand il vit celui-ci tomber, il chercha son couteau, qu'il avait lâché en roulant à terre.

Il le trouva enfin.

Alors il rampa lentement, sans bruit, jusqu'aux deux combattants.

Et comme Jules Péchard jetait une exclamation de triomphe en arrachant le couteau de Pascal, Mayer lui enfonçait le sien entre les deux côtes.

Le jeune homme se retourna brusquement et voulut s'élançer sur son meurtrier.

Mais aussitôt il chancela, poussa un profond soupir et tomba lourdement à terre.

Mayer lui porta aussitôt trois coups de couteau à terre.

Au même instant, un homme bondissait par-dessus son corps et gravissait l'escalier en trois sauts.

C'était Legrand.

—Brute que je suis ! murmura-t-il, c'est là-haut qu'est le ressort qui a fermé la porte.

Il chercha à tâtons et finit par trouver un bouton faisant saillie sur le mur.